

LES NOUVELLES DE GRÈCE

Directeur Réd. en chef. D.I.ZOGRAPHIDES

Notre devise: IMPARTIALITÉ, PROPAGANDE, SOLIDARITÉ

Les articles signés par leurs auteurs n'engagent que la responsabilité de ceux-ci

Quatrième année N° 6

||

30 Avril (n.s.) 1913

SCUTARI ET L'AUTRICHE

Scutari vient d'être pris par les vaillantes troupes monténégrines. Le commandant de la place Essad pacha à la tête de vingt deux mille soldats, sortant après la prise du Fort, avec tout les honneurs militaires, se proclama Prince Gouverneur de la principauté d'Albanie, semblant de ne rien savoir de toutes les résolutions prises à la réunion des ambassadeurs à Londres. Ce «beau geste» inattendu, se caractérisa dans les milieux diplomatiques comme un «coup de théâtre» plaçant l'Europe entière dans la plus fâcheuse posture, en compromettant, à la fois, toutes les combinaisons échafaudées depuis deux semaines en faveur de la paix.

D'autre part, le fil télégraphique nous apprend qu'après ces succès balkaniques, la réunion des Ambassadeurs de Londres a décidé de proposer aux gouvernements une nouvelle démarche collective à Cettigné pour exiger l'abandon et l'évacuation de Scutari. Il est probable que le roi des «Monts Noirs» ne cédera qu'à la force. L'Autriche est prête à une action isolée. Si ses troupes se mettent en marche, on ne sait comment cette nouvelle aventure peut finir, étant connu, par une dépêche fondée de «Cental News» que trois divisions de l'armée monténégrine se mirent également, en marche vers les frontières austro-monténégrines et que le concours réel tant de la part de la Serbie que celui du nouveau Prince-Gouverneur du nouvel Etat d'Albanie, paraît être plus qu'assuré.

ROME — ATHÈNES

Nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux le retentissant article publié par notre confrère «Patris», il y a quelques jours, juste après les déclarations philhellènes du marquis de San Giuliano, faites au parlement italien, au lâche assassinat de notre regretté Roi, est exceptionnellement signé de son éminent directeur M. S. Simos, député d'Arta. On sait bien que «Patris» est considéré comme organe officieux de notre gouvernement.

Malheureusement les révélations de 1913 viennent surprendre la bonne foi hellénique et blesser l'âme hellénique dans ses plus profonds replis. Ceux que l'on considérerait comme des protecteurs et des frères, viennent de se révéler des ennemis tant implacables qu'impitoyables, Rome, notre soeur, sitôt qu'elle a vu la Grèce se

relever un peu, s'est empressée de montrer toutes ses dents à Athènes. L'Italie vient aujourd'hui chercher querelle en faveur de l'Épire que la Grèce avait le droit de posséder depuis 1830. L'Italie menace d'éloigner les îles de l'Archipel des bras de leur mère à l'heure où la Grèce les a réunies à elle en versant le sang de ses fils. De quel droit ? Sur quelle justification ?

A propos des îles, on invoque le prétexte imbécile de la protection des côtes asiatiques de la Turquie vaincue par la Grèce. Notre soeur l'Italie fait semblant d'intervenir en faveur de la Turquie pour faire tort ou mieux pour abaisser la Grèce.

En ce qui concerne l'Épire, le prétexte est encore plus odieux. L'Italie vient dire à sa soeur la Grèce qu'elle lui prendra 410.000 grecs pour les jeter dans la gueule de ce minotaure sauvage: la race turco-albanaise, sous prétexte que les côtes adriatiques de l'Italie doivent étre protégées. La logique de notre soeur l'Italie est bien simple. Elle dit à la Grèce : «Je te prends Sti-Quaranta, Delvino, Driinopolis, Argyrocastro, Himarra, Konitsa, Korytsa pour les donner à l'Albanie, parce que l'Albanie n'est pas dangereuse, alors que toi, tu peux devenir dangereuse pour mes intérêts. A quoi bon les mensonges et les prétextes. Se serait plus digne pour l'Italie de dire à la Grèce : » Je te prends l'Épire parce que j'en ai envie et je ne te donne pas les îles parce que j'ai des vues sur elles ». Ce serait ainsi parler franchement, tandis que les prétextes rendent la haine plus aiguë. L'Italie ne l'emporte-t-elle pas sur nous par le nombre ? Pourquoi donc rendre le nouvel esclavage des Epirotes en les soumettant aux Turcs, plus dur et plus cruel que si l'Épire devenait une possession italienne ?

La Tribuna nous a menacés de la guerre, si nous continuons à prétendre à Sti-Quaranta et au delà. Tant mieux. Il est temps que l'Italie fasse cela aussi. Nous ferons simplement remarquer ceci: que la Grèce, en tant que petit Etat, sera peut-être obligée par la force de céder devant les Grandes Puissances et d'abandonner ce que l'armée grecque occupe aujourd'hui. Mais en ce qui concerne les populations grecques de l'Épire que l'Italie projette de jeter comme une proie à ces clients de bergers, les Turco-Albanais, nous sommes en mesure d'affirmer qu'un pareil ne saurait être consommé sans qu'il soit fait usage des canons et des fusils de Rome.

Aucun peuple ne peut se soumettre volontairement à un joug insupportable et haïssable. S'il y a en Épire des Albanais, ils peuvent, sans

que les armées helléniques les en empêchent, soumettre les Grecs d'Épire qui refusent leur soumission. Mais s'il n'y a pas d'Albanais en Épire, et il n'y en a pas d'ailleurs, que Rome se prépare à y envoyer un Emile Paul II. Le premier a massacré 150.000 Epirotes sans pouvoir changer le caractère ethnologique de la très hellénique Épire, hellénique depuis toujours. Que le second se présente maintenant à la tête de ses bersaglieri pour massacrer 410.000 Epirotes qui se défendront avec les dents même en faveur de leurs autels nationaux et de leurs foyers. Rome a lâché sur la Grèce deux tigres: Néron et Emile Paul. Mais la Grèce a vécu quand même. Elle continuera certainement à vivre encore malgré ses nouveaux assaillants romains que, vraiment, elle n'attendait pas.

*
* *

Malgré que le marquis de San Guiliano, ait essayé de jeter des fleurs sur la place béante de l'âme hellénique, malgré qu'on ait essayé à Athènes de faire taire la douleur de la blessure, blessure que le stylet italien a ouverte dans nos cœurs, les événements tendent à creuser un large fossé entre la Grèce et l'Italie. Les deux capitales concurrentes de l'antique civilisation, où se jouèrent tour à tour les destinées du monde entier, se préparent donc encore à se livrer à une lutte fratricide. Nous appelons cette lutte fratricide parce que le même sang coule dans les veines des peuples italien et grec, parce que les deux nations ont les mêmes traditions que de longs siècles ont cultivées, parce que jusqu'aujourd'hui du moins, les deux peuples avaient le même conscience, parce que les Italiens et les Grecs sont des peuples frères ayant eu à subir des événements de l'histoire le même sort, parce ils n'ont jamais permis aux autres de les arracher à leurs autels ou à leurs foyers. Mais malheureusement, l'origine de race présente souvent les cruelles et le plus tragiques autithèses. Nous devons cependant avouer que nous autres, les Grecs, fûmes meilleure foi. Notre insouciance, nous devrions dire, notre incorrigible bonté d'âme était excitée par les sentiments les plus élevés quand le Piémont devenait la grand Italie il y a un demi-siècle, et les luttes des Italiens en faveur de leur union étaient saluées par nous avec joie comme si elles étaient nôtres.

On peut dire qu'entre la lutte des Grecs de 1821 et celle des Italiens de 1859, les rapports ne furent pas identiques. Les Grecs de 1821, délaissés et surtout combattus par l'Europe entière, sont combattus et se sont sacrifiés pour la foi et la patrie. Mais après une lutte de martyr qui durant sept ans, nous n'avons pas eu le bonheur de cueillir les fruits de nos héroïques sacrifices et nous avons été condamnés à regarder les neuf dixièmes de notre patrimoine nationale soumis à la domination turque. Tandis qu'en 1859 nos frères italiens eurent le bonheur de voir les Français à leurs côtés, réparés à Solférino et à Magenta les désastres italiens de Lissa, Kustovo et d'ailleurs.

Toutefois, la grande Italie fut saluée à Athè-

nes comme une sœur aînée ressuscitée qui, un jour, aiderait sa cadette à recouvrer son héritage national.

Belles paroles

du ministre de Russie à Athènes.

Un ami professeur d'histoire nous envoie, en guise d'une lettre, les appréciations ci après, à l'occasion de la sympathie de la Russie envers la Grèce :

Le public athénien a lu avec émotion et a retenu les belles paroles de S. E. le ministre de Russie, le prince Dimidoff, lors de la manifestation du peuple athénien à l'occasion de la prise de Scutari par nos héroïques alliés les monténégrins, proclamant avec vivacité que la Russie est la protectrice non seulement des slaves mais également des hellènes et partant de toute l'Orthodoxie.

N'est-ce pas le cas de rappeler, ce qu'un savant français M. Georges Perrot a écrit que les anciens russes malgré tant d'apparente différence de langue et d'usage étaient de « proches parents » des hellènes, ce qui contribua à rendre faciles et fréquentes les relations entre l'Hellade et la vieille Russie? (*)

Et j'ai dû mentionner ces lignes d'un éminent historien pour démontrer une fois encore que les liens qui unissent la Grèce à la Russie sont et seront indissolubles, et l'amitié et sympathie existent entre les deux peuples sont là pour attester la profondeur des paroles de l'Envoyé Extraordinaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, le prince Dimidoff, qui représente si dignement.

La remise de la réponse à la note

Les quatre gouvernements balkaniques ont remis leur réponse aux conditions posées par les grandes puissances pour servir de base à leur offre de médiation. Cette médiation est acceptée, sous la réserve formelle que l'Europe admettra le principe de l'indemnité, et que la question des frontières logiques albanaises, celle des îles et celle de Thrace seront discutées avec les puissances dans le cours des négociations. La conférence de Londres, en présence de ce document, propose de demander aux alliés de désigner leurs plénipotentiaires pour signer avec la Turquie des préliminaires, sans discuter les réserves qui ont été formulées.

En ce qui concerne le différend bulgaro-serbe, relativement au partage des dépouilles turques, la Russie a rappelé aux deux gouver-

* D'ailleurs l'on sait, que les anciens grecs avaient établi et fondé des florissantes colonies en Russie et avaient bâti entre autres villes Tyras, Cherson, Pallakion, qui est devenu Balaclava, Théodosie, devenue Râffa, Pantikapé (Rertz) Thanaïs, à la bouchure de Don, Apatouros (dans le Caucase), Tagis, Dioscourias, Pityon aux pieds du Caucase; et trois de ces villes formaient une confédération à la tête de laquelle se trouvaient comme chef héréditaire l'archonte du Bosphore.



A Scutari.

Une vue du lac de Scutari se trouvant dans les frontières du Monténégro. Au débarcadère deux mouches à vapeur pour le service de la communication.

(Instantané pris par la Gde Sté de cinéma «Pathé»).

cion Militaire Française entre la Grèce et la France. Le sontrat qui précédait expire en novembre prochain.

* * Nous venons de nous informer de source autorisée que parmi les dernières offrandes nationales, il a été envoyée au ministère, la semaine passée, par M. Charilaos négociant à Alexandrie, la somme de 10.000 fr. destinée pour les besoins de l'armée.

UN EXPLOIT DE NOTRE MARINE



M. N. MACCAs, lieutenant 1^{re} classe de la Marine royale de Grèce

Les hauts faits de guerre qui se sont succédé avec tant de rapidité depuis le début des hostilités entre la Grèce et la Turquie, n'ont pas permis de mettre suffisamment en lumière un exploit de notre marine qui mérite pourtant de demeurer dans la mémoire de tous les Grecs.

Au début des hostilités le gouvernement décida en Conseil Ministériel, le blocus des côtes de l'Épire. Les corvettes «Aktion» et «Ambrakia», les trois canonnières A. B. C. et quatre remorqueurs sous les ordres du lieutenant N. Maccas, reçurent l'ordre d'organiser le blocus et même de forcer l'entrée du port de Prévezza. Il s'agissait d'accomplir un acte réellement audacieux, car le golfe était défendu par plusieurs forts munis d'une puissante artillerie et où les Turcs veillaient constamment. Dans la nuit du 3 au 4 Octobre, à deux heures du matin, le lieutenant Maccas réunit les équipages, leur adresse quelques paroles enflammées, excita leur patriotisme et leur dévouement puis l'on se mit en route avec un sang froid, un courage extraordinaires, avec une prudence remarquable, marchant à une très petite vitesse. Ainsi les grecs franchirent la zone dangereuse.

Avec un parfait mépris de la mort, ils accomplirent un de plus beaux exploits qui soit. Quelques heures après, on mouillait à Vonitza.

Le lendemain le ministre de la marine adressa un télégramme de félicitations au brillant officier, le lieutenant Maccas, qui avait dirigé avec tant d'habileté cette opération.

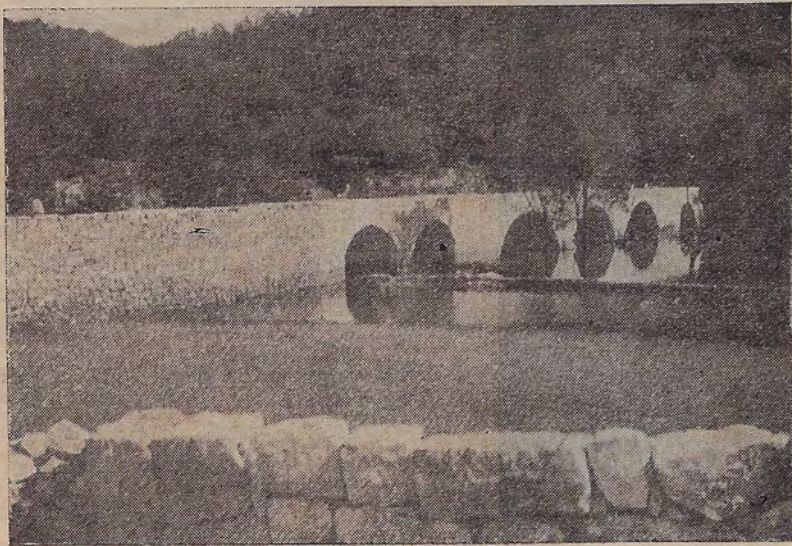
Après la prise de Prévezza, le préfet de police de cette ville le fait prisonnier et conduit à Leucade sur une des canonnières qui avait pris part à l'opération exprima son étonnement et son admiration aux officiers qui l'accompagnaient pour ce «beau coup» d'audace et de calme héroïsme.

C'est grâce à son général en chef et à de brillants officiers tels que le lieutenant Maccas, que la Grèce a réussi à être victorieuse sur toute la ligne. La nation ne saura jamais oublier ce qu'ils ont fait pour elle.

LES DEUX PAQUES

LA PAQUE JUIVE.—PAQUES CHRÉTIEN

En fait d'une étude historique philosophique pour les deux Pâques, juive et chrétien, nous avons cru de notre devoir de nous adresser à un de nos confrères, le plus savant en cette matière, M. M. Sakellariou de Patras, qui a bien voulu nous envoyer l'article reten-



à Monténégro

Le nouveau pont sur la rivière Reska que les Turco-Albanais voulaient dès les débuts des hostilités, détruire et que les vaillants soldats monténégrins ont défendu.

tissant ci-après que nos abonnés et lecteurs vont apprécier, nous en sommes sûrs, la profondeur et l'originalité de ses pensées.

La pâque Juive.—Le peuple Juif, le peuple le plus glorieux de l'antiquité la plus lointaine, a institué la grande et respectée fête des Pâques. Moïse, l'esprit le plus guerrier de l'histoire, l'esprit le plus politique et le plus sage, le caractère le plus mâle, tire de l'esclavage politique un peuple, pour former une nation et un état. Il l'amène d'Egypte au prix des innombrables luttes et de sacrifices, sur la terre Promise pour exécuter là les desseins de l'histoire. Pharaon, le tyran d'Egypte, poursuit le peuple juif avec ses chars et ses soldats jusque sur les bords de la Mer Rouge.

Mais la miraculeuse providence de Moïse et la main vigoureuse de tout Puissant plonge le char et son conducteur dans les flots de la Mer Rouge. Le peuple juif traverse le détroit sans être mouillé et trouve le salut dans les déserts de Horeb. Myriam, la soeur de Moïse, et un chœur de nymphes juives, immortalisent le miraculeux événement en des hymnes pleins d'inspiration et de force poétiques. C'est le premier chant littéraire, de la poésie, la première lyre de l'histoire inspirée par le souffle divin.

Je chanterai le Dieu d'Israël qui s'est dressé superbement et a renversé le coursier et son cavalier. Se est ma force et je le chanterai. Il m'a sauvé. Je lui dresserai un temple. Mes pères l'ont adoré et je chanterai ses bouanges. Ce Dieu est un courageux combattant et s'appelle Jéhovah. Il a plongé sous les flots les chars de Pharaon, ses généraux préférés, toute son armée. Les abîmes de la mer de Souff les ont reconvertis et ils ont été entraînés dans le fond comme des pierres.

«Comme ta droite est terrible. Elle a détruit l'ennemi. Ta fureur l'a fait disparaître comme un fétu de paille. Ton souffle a réparé les eaux. Les flots se sont arrêtés mais aussitôt ils se sont épaissis comme des abîmes.

«L'ennemi disait: Je les poursuivrai, je les atteindrai et je les traînerai comme des dépouilles.

Je tirerai mon épée et ma main les détruira. Mais ton souffle a passé de nouveau et l'ennemi a été plongé comme du cuivre dans les flots forcenés.

«Jéhovah régnera pour toujours! Chantons Dieu qui a renversé le coursier et le cavalier de Pharaon!»

Et les Juifs ayant formé un Etat glorieux, fort et grand, consacrèrent la pâque à leur liberté politique et religieuse, chantant et glorifiant Dieu suivant l'exemple de la prophétesse Myriam.

Pâques chrétien.—Si Moïse fut l'esprit le plus large et le caractère le plus vigoureux de l'histoire, Jésus fut l'esprit le plus divin et le plus fin du monde. Moïse amena un peuple de la terre d'esclavage à la terre promise. Il le tira de la tyrannie pour lui donner la liberté politique et religieuse. Jésus tira toute l'humanité de l'esclavage intellectuelle, de la misère sociale pour lui donner la liberté intellectuelle et nationale. L'hymne de Myriam est l'ode immortelle à la liberté politique et à toute-puissance de Dieu: Mais l'hymne de l'Eglise est la haute et digne expression des sentiments du cœur pour la liberté morale.

Si l'hymne juif est pompeux dans l'expression, grandiloquente, exaltée, l'hymne chrétien est profond, dogmatique, philosophique tout en gardant à la lyre son élévation, l'exaltation de la passion et la joie de la grandeur.

«Jour de la résurrection, s'écrie le chantre plein d'enthousiasme, peuples réjouissons nous, Pâques. Pâques de Dieu.

Parce que Dieu nous a fait passer victorieux en chantant de la vie à la mort et de la terre au ciel.» Combien est profond le sens dogmatique, métaphysique, malgré les ornements de la poésie et de l'enthousiasme. Moïse tire un peuple d'Egypte, un peuple victime de long esclavage et lui donne une vie nouvelle, grâce à la liberté politique. L'ode chrétienne chante la résurrection de l'homme qui passe de la mort morale à la vie sociale, qui passe de la terre dans le ciel, de l'état de misère à une condition céle-